

Le rêve continue : les Jeux Olympiques reviennent à Los Angeles

par John Lucas

*Professeur d'histoire du sport à l'Université de Pennsylvanie,
auteur de quatre ouvrages consacrés à l'histoire
du sport et à l'Olympisme*



Lorsque l'aristocrate français le baron Pierre de Coubertin (1863-1937) effectua une visite en Grande-Bretagne au printemps de 1888, personne ne pouvait s'imaginer que ce jeune visionnaire de vingt-cinq ans réinventerait les Jeux Olympiques seulement huit années plus tard. Il avait été transporté d'enthousiasme par le merveilleux esprit dans lequel se déroulaient les compétitions sportives entre instituts et facultés à Oxford et Cambridge, et dans les centres préparatoires. Il fut frappé d'admiration devant les matches de cricket et de rugby, les épreuves d'aviron et de course de fond organisées dans les écoles de prestige comme Eton, Harrow, Winchester et Rugby. Rien de semblable n'existait en France et il se rendit compte d'une certaine manière que la jeunesse de son pays faisait les frais de l'inexistence du sport. L'Association française d'aviron avait envoyé le jeune Coubertin en Angleterre pour enquêter sur ces étranges passions des étudiants. Le rapport du baron intitulé « *L'éducation anglaise en France* » et publié en 1889, était un modèle philosophique de ce qui sera quelques années plus tard une expérience beaucoup plus importante au niveau international, à savoir les premiers Jeux Olympiques de l'ère moderne en 1896. Dans un langage qui devait marquer la plupart de ses vingt-sept ouvrages en un demi-siècle d'écriture, il déclara en des termes souvent difficiles à comprendre pour ses compatriotes : « *L'athlétisme de compétition pratiqué intelligemment peut créer chez les jeunes des qualités physiques et morales uniques* ». Près de cinquante années plus tard, juste avant sa mort survenue le premier septembre 1937, Coubertin, malade, parfaitement conscient que les Jeux Olympiques qui s'étaient déroulés l'année précédente à Berlin avaient été entièrement récupérés par Adolf Hitler et ses

acolytes, écrivit une lettre au président du Comité d'organisation des Jeux Olympiques suivants, prévus à Tokyo au Japon pour l'été 1940, dans laquelle il disait : « *Amis japonais, rappelez-vous que l'organisation des Jeux de la XI^e Olympiade est la mission la plus importante qui puisse être confiée à un pays ... car une telle entreprise associera l'hellénisme, la plus précieuse des civilisations de l'Europe antique, au raffinement de l'art et la culture asiatiques* ».

Bien entendu, les Jeux Olympiques de 1940 à Tokyo n'eurent jamais lieu. Les bombes rugissantes de la guerre sino-japonaise, puis l'attaque de Pearl Harbor en 1941 empêchèrent leur tenue. L'œuvre de Coubertin fut en tout temps paralysée par les tensions politiques internationales. Et ceci est tout aussi valable aujourd'hui qu'il y a près d'un siècle lorsque le jeune baron français élaborait sa propre utopie intellectuelle pour créer un monde meilleur, plus sain, un monde de confiance mutuelle et pour utiliser le sport comme moyen de parvenir à cette fin. Dire qu'il a échoué dans sa tâche revient à dire que les nations au XX^e siècle ne sont pas parvenues à réaliser ce que Wendell Wilkie a appelé « Un Monde », ce que Coubertin aimait à appeler l'unification des peuples par la pratique rigoureusement honnête du sport. Il donna également un autre nom à ce concept – l'idée olympique ou « Olympisme ».

Le premier geste de Coubertin fut de convoquer une réunion à la Sorbonne à la fin de 1892. Ses amis de toujours comme ses amis sportifs furent très impressionnés par ce gigantesque rassemblement, mais ils passèrent totalement à côté de la question lorsqu'il les exhorta d'envisager sérieusement le rétablissement des Jeux Olympiques anciens. Au cours des deux années qui suivirent, le

visionnaire Coubertin, devenu journaliste-propagandiste, expédia une montagne de lettres et de circulaires exposant son projet aux quatre coins du monde. Sa démarche aboutit et en juin 1894, à nouveau dans le magnifique cadre de la Sorbonne, une large assemblée de personnalités, gagnée par une atmosphère de la plus grande tradition, se laissa hypnotiser par l'éloquence de Coubertin et vota à l'unanimité en faveur de l'ouverture des Jeux Olympiques le jour de Pâques 1896 à Athènes en Grèce. C'était le début d'une nouvelle vie mouvementée pour le père des Jeux Olympiques modernes.

La spontanéité d'une équipe olympique américaine extrêmement douée à Athènes, l'ambiance de fête que surent créer les citoyens athéniens, associées à des conditions climatiques extraordinaires contribuèrent au succès des Jeux pour les centaines d'athlètes venus de treize pays. Coubertin était fort satisfait de son idée d'organiser des Jeux Olympiques. Il était cependant épuisé après deux années de pourparlers tendus avec le roi Georges de Grèce et ses trois fils, Constantin, Georges et Nicolas, sans compter l'angoisse qui l'avait torturé dans l'attente d'un règlement des querelles politiques à Athènes entre les conservateurs qui s'opposaient, par leur discours anti-olympique et nationaliste à outrance, aux libéraux plus cosmopolites, qui appuyaient l'idée d'une manifestation sportive internationale. Les Jeux remportèrent un énorme succès et à trente-trois ans, le jeune Coubertin, pris dans ses propres rêves et la frénésie qui régnait dans la capitale grecque, était convaincu que quiconque présent à Athènes ce printemps-là ne pouvait manquer de comprendre la signification de l'idée olympique – ancienne et nouvelle à la fois – qui n'est autre que « *l'union du corps et de l'esprit* ». Comme il l'avait toujours fait, il continua jusqu'au bout à vanter le muscle et l'esthétique, à encourager la compétition disputée dans un esprit de fair play. Il ne connaissait pas d'autre langage, et celui-ci devait le poursuivre inlassablement, et lui faire grand honneur, pour le restant de ses jours.

Les Jeux Olympiques de 1900 à Paris et de 1904 à St-Louis (USA) furent de véritables cauchemars politiques et administratifs pour le baron de Coubertin. L'affaire Dreyfus, teintée de racisme, rendait nerveuse la France entière

et mettait le libéral qu'était le baron en bien mauvaise posture. L'organisation des Jeux de 1900 au beau milieu de l'Exposition Universelle fut une erreur de calcul de Coubertin. Un million de personnes se déplacèrent pour visiter l'Exposition mais pratiquement personne ne s'intéressa aux Jeux de Coubertin. A l'autre bout du monde, le roi du sport américain James E. Sullivan et le Président des Etats-Unis, Théodore Roosevelt, donnèrent du fil à retordre au nerveux Français. Coubertin voulait que les Jeux de 1904 se déroulent à Chicago tandis que les deux Américains insistaient pour qu'ils aient lieu à St-Louis. Coubertin perdit mais les Jeux furent malgré tout une réussite, conclusion qui ne manque pas d'intérêt. En effet, Paris et St-Louis avaient rassemblé d'authentiques champions des deux sexes. Ce sont eux qui sauvèrent ces Jeux Olympiques et préservèrent l'idée sacrée de Coubertin. Hier comme aujourd'hui, les athlètes ont toujours sauvé les Jeux des prédateurs – « *La vie vaut la peine d'être vécue* », *avait-il déclaré en 1902, « mais uniquement s'il y a lutte dans l'honneur* ». C'est un point sur lequel le petit aristocrate français ne consentit jamais à céder sa vie durant.

Coubertin refusa d'accorder son soutien à des Jeux Olympiques non officiels à Athènes, en Grèce, en 1906. Les choses allaient mal également chez lui. Marie, qu'il avait épousée sept ans avant considérait d'un œil inquiet la façon dont son mari dépensait leur fortune personnelle dans cette fragile entreprise olympique. Elle lui fit savoir son mécontentement. Pis encore, leur deux enfants, nés en 1897 et 1902, furent désespérément malades toute leur vie et ce fut un drame continué pour les parents. Les Jeux de 1908 à Londres et les Jeux de 1912 à Stockholm enseignèrent un certain nombre de leçons à Coubertin et à son Comité International Olympique, alors en pleine extension: 1) Les Jeux Olympiques devaient faire bon ménage avec les agitations et les passions politiques; 2) Les Jeux pouvaient survivre à ces ingérences car la grande majorité des athlètes le voulait et était fermement résolue à ce qu'il en soit ainsi ; 3) Les Jeux Olympiques devenaient célèbres et étaient de loin la plus importante manifestation sportive du monde.

Les années de guerre de 1914-1918 et l'annulation qui s'ensuivit des Jeux de 1916 à

LIBRES OPINIONS

Berlin plongèrent Coubertin et ses partisans dans l'angoisse. Le baron tenta de s'engager dans l'armée française mais on lui fit savoir qu'il était trop âgé ; il vint donc s'installer avec sa famille à Lausanne, en Suisse, et y établit le siège permanent du Comité International Olympique. De son esprit fertile et inquiet, jaillirent des centaines d'articles, tous prévoyant la poursuite du rêve olympique et la reprise des Jeux Olympiques en 1920 à Anvers en Belgique. « *Ne vous inquiétez pas* », disait-il à ses disciples, « *si l'idée olympique surpasse pratiquement toutes les autres; c'est en cela que réside la véritable source de sa survie* ». Il avait besoin de se donner cette force car la décision du Comité International Olympique de ne pas inviter l'Allemagne à Anvers provoqua de nombreux remous. Les Américains eurent grande peine à se rendre en Europe si peu de temps après le désastre de la guerre et durent s'embarquer sur « *La Princesse Mataiko* », connue sous le nom de « vaisseau de la mort » pour avoir ramené les corps de plusieurs milliers de soldats américains morts sur les champs de bataille français. L'odeur fétide de formol incommodait

les athlètes américains au point de les rendre tous malades. Les Britanniques, faute d'argent, n'envoyèrent qu'une équipe restreinte et bien entendu, le pays et la ville hôtes commençaient seulement à se remettre du cataclysme de la Première Guerre mondiale. Tout cela aurait pu aussi bien se solder par un échec cinglant si les athlètes ne s'étaient pas comportés avec grandeur. Une fois de plus, ce sont eux qui sauvèrent les Jeux.

Au cours des années 1920, l'avalanche de critiques dirigées par la presse contre les Jeux Olympiques ne discontinua pas. Une série de bras de fer, de chamailleries au sein des équipes, des foules par trop enthousiastes et l'éternelle polémique autour des conditions d'amateur et de professionnel obligeaient Coubertin à se maintenir sur la défensive. Il ne manquait pourtant jamais de riposter avec une douceur bien à lui. Les Jeux de l'Olympiade de 1924 à Paris furent précédés par les Jeux d'hiver à Chamonix en France tenus la même année puis ce fut à St-Moritz en janvier 1928 et à Amsterdam d'accueillir successivement les Jeux d'hiver et les Jeux d'été. Il y eut tant

Cambridge, juin 1886.



de malentendus, de querelles mesquines et d'affrontements exagérés que le célèbre sir Perry Robinson, correspondant de guerre anglais, ironisa sur l'expérience sportive de Pierre de Coubertin en concluant un article dans le quotidien londonien « The Times » en ces termes : « *Ecrire cet article c'est comme signer l'arrêt de mort des Jeux Olympiques* ». Coubertin contre-attaqua en rappelant à celui qui voudrait bien l'entendre que les athlètes eux-mêmes sauveraient et assureraient la pérennité des Jeux Olympiques jusqu'au siècle prochain, et que « l'idéal suprême » de l'Olympisme servait de contrepoids à la corruption et au mercantilisme excessif.

L'idéaliste de génie qu'était Coubertin renonça à ses fonctions en 1925 et contempla de loin les trois célébrations d'olympiade qui suivirent à Amsterdam, Los Angeles et Berlin. Son rêve s'était réalisé mais avec le spectre toujours présent de Jeux Olympiques démesurés – en quelque sorte un immense théâtre d'acteurs. A la veille de sa mort en 1937, le baron plaida en faveur d'une séparation du temple et du théâtre. « *Je n'ai pas pu terminer ce que je désirais accomplir à la perfection* », écrivait-il dans une lettre datée du 16 mars 1937. Ce désir de créer un Mouvement olympique « parfait » et de faire des Jeux Olympiques une manifestation totalement pacifique aboutit à la création de l'Académie Internationale Olympique (AIO) à Olympie en Grèce. Le Grec Jean Ketséas et l'Allemand Carl Diem en assurèrent la charge et, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, les fondateurs de l'Académie s'efforcèrent de donner un sens idéologique aux Jeux de 1948 à Londres, de 1952 à Helsinki et de 1956 à Melbourne.

Le professeur Diem suivit de près le déroulement des Jeux de 1960 à Rome et releva leurs imperfections. Dans la perspective des Jeux Olympiques de 1964 à Tokyo, Diem rédigea un article en 1962 (l'année de sa mort) intitulé « L'idée Olympique ». Selon lui, Coubertin avait fait revivre les Jeux Olympiques par son constant amour de la paix et par respect de la vie et de la santé. Le baron ne s'avouait jamais vaincu et refusa, pour reprendre les termes de Carl Diem, « *de se laisser étouffer par le déclin de l'idéalisme* ».

Depuis 1968, les Jeux d'hiver comme les Jeux Olympiques d'été ont été marqués par

des interventions politiques. Les pays du tiers monde, les Etats socialistes et communistes et en 1980, les démocraties occidentales, tous ont tenté de faire des Jeux Olympiques une scène politique. Pourtant, ces Jeux, aussi vulnérables qu'ils puissent être, ont révélé une extraordinaire résistance et ont considérablement gagné en popularité dans le monde entier. L'ancien président du Comité International Olympique, Avery Brundage, n'a pas été en mesure de négocier de manière efficace avec la plupart des dirigeants politiques des différentes nations. Son successeur, Lord Killanin, a travaillé davantage dans cette direction et son caractère non combatif fit beaucoup en faveur du Mouvement olympique. Cependant, à l'heure de traiter avec les chefs d'Etat, il était moins habile que Juan Antonio Samaranch, lequel prit ses fonctions en 1980. Ce dernier, en espace de trois ans, a rencontré une centaine de chefs d'Etat et de gouvernement et s'est chaque fois efforcé de leur exposer l'idéologie olympique. Jusqu'à présent, il a fait preuve de tact, de diplomatie et surtout de patience en rappelant à quiconque voulait l'entendre que le Mouvement olympique et sa plus spectaculaire illustration – les Jeux Olympiques – continuent d'exister car telle est la volonté des dirigeants sportifs et politiques du monde entier.

Les Jeux Olympiques de 1984 à Los Angeles seront à la fois pareils à tous les autres et uniques en leur genre. Le rêve olympique en Californie aura aussi ses moments de cauchemar, ceci ne fait pas l'ombre d'un doute. Toutefois, comme le professeur John J. MacAloon de l'Université de Chicago l'a déclaré à propos des Jeux Olympiques : « *Ce sont des rites incomparables ... les plus authentiques rituels mondiaux que nous soyons parvenus à établir ... une sorte de test de Rorschach à l'échelle internationale.* » L'aimable baron de Coubertin l'aurait dit différemment mais je suis sûr qu'il aurait partagé l'avis de MacAloon selon lequel une force universelle, subtile, presque secrète, agit pendant ces jeux ... une force qui, si elle n'est pas immortelle, est au moins très puissante, telle un « *élan vital* » que la plupart des athlètes et des spectateurs reconnaissent et approuvent lorsqu'ils en sont témoins et plus encore, lorsqu'ils le ressentent.

J. L.